

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Cover: damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



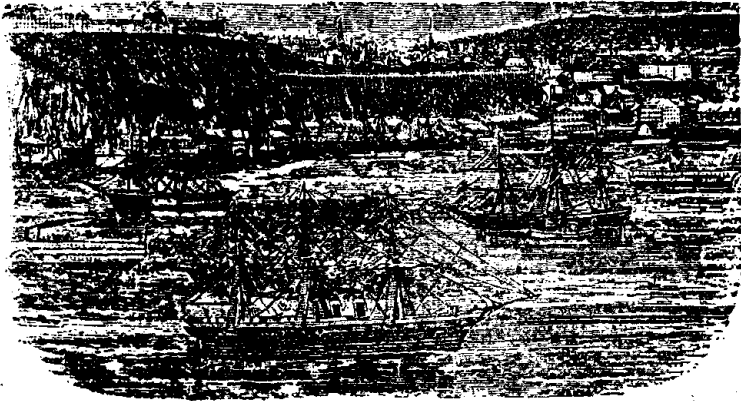
La

Semaine Religieuse

DE

Québec

Sous le Patronage de S. E. le Cardinal Archevêque de Québec



Tout ce qui concerne
l'Administration
doit être adressé au
Monastère des
Franciscaines
180, Grande Allée,
QUÉBEC.
TÉLÉPHONE 277



ABONNEMENT :
\$1.00 par année
payable d'avance,
2 centins le numéro.
Ou ne s'abonne pas
pour moins de
douze mois.

QUÉBEC

IMPRIMERIE FRANCISCAINE MISSIONNAIRE
180, GRANDE ALLÉE.

SOMMAIRE

L'âme de l'enfant, 1.—Théologie populaire, 2.—Controverse, 3.
A retenir, 3.—La fusion des professions d'avocat et de notaire, 3.
Huitième année, 4.—Dialogue, 4.—M. Naudet et la presse catho-
lique, 4.—Saint Antoine de Padoue, 5—Berryer(1790-1868), 5.
Une lettre inédite de la Mère de Saint-Joseph, compagne de la
Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, 10.—Lettre d'un mission-
naire canadien, 14.—Memento hebdomadaire, 16.—Prière quoti-
dienne durant le mois de Septembre, 16.—A nos abonnés, 16.—
Pensée, 16.—

Le Code catholique ou Commentaire du Catéchisme Provincial

Prix *franco de port* ; 50 centins l'exemplaire, et 5 piastres
la douzaine.

S'adresser au bureau de la Semaine Religieuse de
Québec, Cap-Santé, comté de Pertneuf, à M M. Chaperon,
rue de la Fabrique; Forgues & Wiseman, rue St Joseph,
Québec; Beauchemin et Fils, 256, rue Saint-Paul, Mont-
réal; Cadioux et Derome, rue Notre-Dame, Montréal;
Granger et Frères, rue Notre-Dame, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1865 **G.-A. LAFRANCE** MAISON FONDÉE EN 1865

— RELIEUR —

A mon établissement nous exécutons toutes sortes d'ou-
vrages concernant la RELIURE, le RÉGLAGE et la FABRI-
CATION DE LIVRES BLANCS, et cartes montées sur toile et
vernis.

Les livres destinés aux *bibliothèques paroissiales* sont
élués à des conditions spéciales.

G.-A. LAFRANCE, Relieur,

Téléphone 305.

109, COTE LAMONTAGNE, QUÉBEC

**LA SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUEBEC**

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUÉBEC

L'âme de l'enfant

L'âme de l'enfant appartient à Dieu et sa formation à la mère. Elle a reçu le redoutable pouvoir de la mouler à son effigie et le devoir de la protéger contre les souffles qui pourraient la flétrir. Combien oublient ce devoir ou s'en acquittent mal!

Blanche de Castille, reine de France, voulant inspirer à son jeune fils, saint Louis, l'horreur du péché, lui disait souvent : *Mon enfant, ah ! si tu savais comme je t'aime ! Cependant, je préférerais te voir mort à mes pieds, que de te voir offenser Dieu mortellement.*

Puis, lui joignant les mains, elle lui faisait réciter la prière suivante : *Plutôt mourir, ô mon Dieu, que de vous offenser mortellement.*

Le comte de Maistre écrivait à sa fille devenue mère : " C'est sur les genoux de la mère que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde. "

" Je veux faire de mon fils un saint, " disait la mère de saint Athanase.

" Merci mille fois, mon Dieu ! de nous avoir donné pour mère une sainte, " s'écriaient à la mort de sainte Emilie, ses deux fils saint Basile et saint Grégoire de Nysse.

Un jour que le curé d'Ars revenait sur les souvenirs de son enfance, " Vous êtes bien heureux, lui disait-on, d'avoir senti de si bonne heure le goût de la piété.—Après Dieu, répondit-il c'est l'ouvrage de ma mère : elle était si chrétienne ! "

" Mon petit Jean-Marie, me disait-elle souvent, *si je te voyais*

offenser le bon Dieu, cela me ferait beaucoup de peine. ”

La mémoire d'une bonne mère, comme ses leçons, vit dans notre cœur jusqu'à la fin de notre vie, parce qu'elle se mêle au souvenir de l'amour le plus sincère. Un fils égaré pourra se dire peut-être, pour étouffer ses remords : “ Ma mère s'est trompée ! ” mais jamais un fils n'osera dire : “ Ma mère m'a trompé ! ”

“ Si la mère, disait de Maistre, s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son enfant le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice n : l'effacera jamais entièrement. ”

Théologie populaire

Il faut *confesser nos péchés au prêtre*. La préparation nécessaire terminée et le moment venu de se présenter à confesse, on entre dans le confessionnal et on se met à genoux. Aussitôt que le confesseur ouvre la grille et se tourne vers le pénitent, ce dernier fait le signe de la croix et dit : “ Je me confesse à Dieu tout-puissant et à vous mon père. Puis, ayant fait connaître le temps qui s'est écoulé depuis sa dernière confession, et, de plus, s'il a reçu l'absolution et accompli la pénitence imposée, il commence immédiatement l'accusation de ses péchés, tels que son examen de conscience les lui a fait connaître, en disant à chaque péché “ Mon père, je m'accuse. ”

On doit mentionner en confession seulement les choses que l'on pense être des péchés, et accuser chaque faute, sans détails inutiles. Ainsi, par exemple, un enfant demande la permission d'aller voir un ami, mais chemin faisant, il rencontre un autre ami avec lequel il passe son temps. De retour à la maison, il fait un mensonge à ses parents qui lui demandent s'il a passé la soirée avec l'ami qu'il était allé voir. Il s'est rendu coupable d'un mensonge, et il lui suffit simplement d'accuser ce péché. Il n'est pas tenu de raconter comment cela est arrivé ; car le fait d'être allé voir un ami et d'en avoir rencontré un autre n'est pas un péché. On doit aussi n'accuser que ses propres péchés et non pas ceux des autres ; ne jamais mentionner aucun nom dans le cours de la confession, pas même le sien ; viser à la brièveté, et ne pas dire : J'ai violé le premier ou le second commandement en faisant telle ou telle chose. Il suffit simplement

d'accuser le péché commis, car le confesseur sait encore mieux que le pénitent quel commandement se trouve avoir été violé. Si l'on a commis un péché plusieurs fois, il vaut mieux, règle générale, ne pas faire le calcul du nombre total de fois.

Controverse

— Pourquoi tant de jeunes gens qui ne pratiquent pas la religion catholique, si elle est la vraie ?

— Parce qu'ils sont légers, impudents et dissolus.

“ Je n'ai été incrédule, disait un philosophe à son lit de mort, que parce que j'étais corrompu. C'est mon cœur plus que mon esprit qui a besoin d'être guéri. ”

A retenir

Il est défendu de communiquer aux journaux ou *Reporters* de journaux les mandements, circulaires au clergé ou autres documents provenant de l'archevêché, lors même qu'ils auraient déjà été lus en chaire. C'est à l'Ordinaire de juger s'il est opportun ou non de livrer à la presse l'un ou l'autre de ces documents.

La fusion des professions d'avocat et de notaire

M. Gustave Lamothe, avocat, de Montréal, a ainsi répondu à cette question :

“ Un chargement doit être motivé par des faits nouveaux. Où sont ces faits ? Où sont ces raisons ? La création de ces deux professions n'a pas été le produit du hasard. Avant de détruire l'œuvre des siècles sous prétexte d'essayer de faire mieux, il faut voir si ce sera véritablement mieux. Les Etats-Unis ne sont point un modèle à suivre sous ce rapport.

“ Chacune de ces deux professions a un champ qui lui est propre et qui est assez vaste pour un homme.

“ Divisons le travail, divisons les rôles où peut s'exercer l'activité humaine, et il y aura un peu de soleil pour chacun. Réu-

nir, c'est confondre ; c'est favoriser les monopoles et les accaparements.

“ N'oublions pas, non plus, que les avocats doivent forcément se grouper autour du lieu où siège le tribunal, dans les villes. La réunion des deux professions priverait en grande partie les campagnes de la présence si utile du notaire.

“ Il y a mille autres objections. ”

Huitième Année

Avec le présent numéro, la Semaine Religieuse de Québec entre dans sa huitième année.

Pour la Rédaction, s'adresser à M. l'abbé D. Gosselin, Cap-Santé, et pour l'administration, au Monastère des Franciscaines, 180, Grande-Allée, Québec.

Dialogue

M. A. Je n'entends jamais la grand'messe, le dimanche. Une simple messe basse me suffit.

M. B. Par conséquent, jamais d'instruction

M. A. Jamais.

M. B. Alors, en fait d'instruction religieuse, vous devez être un fier ignorant.

M. Naudet et la presse catholique

Les remarques de M. l'abbé Naudet, Rédacteur en chef du *Monde*, de Paris, ont leur application partout :

“ Nous écrire de bonnes lettres, pleines de chaude sympathie, c'est excellent, mais, entre nous, il faut avouer que c'est un peu platonique, si du moins on s'en tient là ; le moindre grain de nil, dirait le fabuliste, ferait mieux notre affaire, et le fabuliste aurait raison. Exprimez votre sympathie et nous vous en serons reconnaissants, car cela donne du cœur et aide à porter le fardeau, mais en même temps envoyez-nous au moins un nom de nouvel abonné et notre reconnaissance deviendra plus grande. ”

pour une sympathie si effectivement exprimée." Du moins, un catholique ne devrait pas refuser les miettes de sa table à un bon journal, quand il en reçoit plusieurs qui sont loin de l'être.

Saint Antoine de Padoue

Le jour de Pâques 1225, comme saint Antoine prêchait dans la cathédrale de Montpellier, il se souvint qu'il avait été désigné pour chanter à ce moment-là même, *l'Alleluia*, dans l'église de son couvent et qu'il avait oublié d'avertir son supérieur de le remplacer pour cet office. Profondément affligé de cet oubli, il s'arrêta tout court, se couvrit de son capuce et se penchant sur le bord de la chaire il demeura quelque temps immobile et silencieux, au grand étonnement de l'Evêque, du clergé et de toute l'assistance ; on le crut indisposé ou en extase, il n'en était rien, mais un prodige de *bilocation* venait de s'opérer. Antoine s'était trouvé en personne dans son couvent et il y avait chanté *l'Alleluia* au milieu du chœur, sans disparaître de la chaire de la cathédrale. Cet office terminé, on le vit revenir à lui, se découvrir et reprendre sans la moindre émotion son discours interrompu.

BERRYER (1790-1868)

Léon XIII disait un jour au cardinal Bourret : " Il vous faudrait un orateur, une grande voix qui parlât à la France. "

Puis, levant les bras au ciel, il ajoutait : " Où est Berryer ! où est Berryer ! " Le grand pontife se souvenait de l'illustre orateur qui, tout en restant fidèle à ses principes politiques, avait su faire passer la patrie avant tout.

Berryer naquit le 4 Janvier 1790. Son père, avocat éminent, disputa au bourreau, pendant la Révolution, une foule de malheureux destinés à la guillotine. Madame Berryer en faisait autant de son côté. Elle rendit un jour un grand service à Fouquier-Tinville.

" Peut-être s'en souviendra-t-il, se dit-elle. " Elle va le trouver. Pour toute réponse il lui adresse cette plaisanterie cynique :

“ Sais-tu que ta tête serait charmante à voir rouler sur l'échafaud ! ”

Berryer commença ses études en 1797, au collège de Juilly, tenu par les Oratoriens. Il se trouva sur les mêmes bancs que Jérôme Bonaparte, plus tard roi de Westphalie

Au début, Pierre Berryer fut un pitoyable élève. Il était paresseux avec délices. Il avait horreur de toute étude sérieuse, et n'aimait que les romans d'aventure. Les maîtres, découragés, vinrent trouver le supérieur en lui disant que cet écolier ne ferait jamais rien et qu'on ne ferait jamais rien de lui.

Le Supérieur était un physionomiste et de plus un homme de sens et d'esprit. Il devina que Pierre n'était pas un paresseux ordinaire. Cette physionomie vive, ce regard franc et limpide étaient l'expression d'une belle âme, capable de comprendre d'autres sentiments que la crainte d'un vulgaire pensum. Il le fit venir dans son cabinet : “ Mon enfant, lui dit-il, le travail “ vous ennuie et vous pensez que le bonheur consiste à ne rien “ faire. Eh bien ! restez dans mon cabinet, vous me regarderez “ travailler, cela ne vous fatiguera pas, et vous ne ferez rien, “ mais, entendez-vous bien, rien au monde, ce qui s'appelle “ rien.” D'abord, l'enfant fut ravi, son rêve semblait être réalisé, il savourait enfin le plaisir de n'avoir rien à faire ; plus de leçons, plus de devoirs, plus de classes, de ces classes si longues, si ennuyeuses ; c'était charmant. Une heure se passe, le charme de la fainéantise commença à s'évanouir. L'enfant baille, s'ennuie ; il avance son petit bras pour prendre un beau livre qui était à sa portée ; le supérieur le retint aussitôt : Mon enfant, lui dit-il, vous “ oubliez nos conventions, vous ne devez rien faire : lire c'est “ faire quelque chose. Jouissez de la permission que je vous ai “ donnée, ne faites rien.” Le jeune Berryer commença à trouver que le plaisir de ne rien faire devient rapidement monotone. Il hasarda quelques questions. L'Oratorien ne répondit rien. Puis, quand il fût arrivé au bas de la page qu'il écrivait : “ Mon en- “ fant, lui dit-il, chacun a son goût, vous avez celui de ne rien “ faire, moi j'ai celui de travailler ; je ne vous trouble pas dans “ votre repos, ne me troublez pas dans mon travail.” Au bout de trois heures, l'Oratorien se leva et alla dire son bréviaire sous les beaux ombrages du parc de Juilly. “ Bien, “ dit l'enfant en lui-même, me voilà relevé de ma faction, je “ vais m'amuser maintenant.” Il allait rejoindre ses cama-

rades, mais le Supérieur le retint par la main.

“Mon enfant, vous ne songez pas à nos conventions : jouer, c'est faire quelque chose. Restez à côté de moi, nous irons et reviendrons d'un bout à l'autre de cette allée; seulement, vous pourrez vous asseoir si vous êtes fatigué.” L'enfant comprit, il ne devint pas du coup un bûcheur, mais il cessa d'être paresseux. Précieuse leçon pour ceux qui ne croient qu'à l'efficacité des *l'ensums* ou des *mercurials* ! Berryer aima donc davantage l'étude, non sans envier parfois le sort des lézards. Il en avait toujours quelqu'un dans les poches de son habit. “Oh ! les jolis animaux, ce sont les mieux organisés de la création, disait-il à ses camarades ; ils aiment la musique et le soleil.”

L'âge de la Première Communion arrivé, le jeune Pierre se mit sur les rangs. Mais, au bout de quelque temps, on lui annonça qu'il ne serait pas admis, faute de préparation suffisante. Alors le pauvre enfant pleure, supplie, promet tout. Le directeur fut inflexible; il finit cependant par lui permettre de suivre les exercices de la retraite. Une erreur providentielle voulut qu'il fut désigné pour dire les actes avant la communion. Il exprima ces beaux sentiments avec cette voix harmonieuse et sympathique qui devait lui attirer tant de triomphes. Tout à coup, il s'arrête, les sanglots étouffent sa voix et son émotion gagna bientôt ses condisciples qui ne purent retenir leurs larmes.

Après l'exercice, le directeur lui dit : “Mon enfant, vous ferez votre première communion, vous ne savez pas votre catéchisme, mais vous le comprenez, et cela vaut mieux. Je pardonne donc à votre tête à cause de votre cœur.”

Le directeur n'eût pas à se repentir de sa décision, Berryer se distingua par sa piété, fréquenta les meilleurs camarades et se lia étroitement avec Louis et Christian de Chateaubriand, les neveux du célèbre écrivain. Christian, doué d'une piété angélique, exerça une influence profonde sur Pierre Berryer et l'enflamma un jour à tel point, que celui-ci lui dit avec enthousiasme : Il faut nous faire prêtres.

Ce rêve d'enfant sur lequel il revient plus tard ne se réalisa pas ; mais les principes chrétiens puisés chez les Oratoriens, il les garda toute sa vie, ces émotions religieuses ne s'effacèrent jamais. Il garda sa foi au milieu des moqueries voltairiennes, il ne s'humilia jamais sous le joug du respect humain. Il garda un souvenir respectueux et reconnaissant à ses maîtres auxquels

il doit d'avoir conservé sa foi ; il leur rendit un hommage public et éloquent quand, pour répondre aux détracteurs de l'enseignement congréganiste, il rappela la visite de Bonaparte à Juilly : " Il m'en souvient, disait-il avec émotion, je vous demande pardon ; je ne pensais pas m'abandonner ici. " C'est un des touchants, des nobles souvenirs de mes premières années. *Le vainqueur d'Italie vint à nos portes Deux cent cinquante* enfants, rassemblés par douze ou quinze Pères de l'Oratoire vinrent au devant du premier Consul. Je vois encore la belle figure du P. Aubain, ses longs cheveux blancs, sa longue robe noire, quand, s'approchant de Bonaparte, il lui dit : " Général, les maîtres qui ont formé Desaix, Casabianca et Muiron, ont l'honneur de vous présenter leurs élèves, " " Ils sont en bonnes mains, " répondit le vainqueur d'Italie.

Berryer quitta Juilly en 1806 et continua ses études sous la direction de son père. Les conférences de l'abbé de Frayssinous l'enthousiasmaient. Il se voyait déjà sur une chaire chrétienne, remuant les âmes et convertissant les peuples. Il demanda à être admis au Séminaire de Saint Sulpice, mais M. Emery décida, après examen, que Berryer devait rester dans le monde.

Le sacerdoce écarté, le jeune homme n'hésita pas longtemps. Son père lui conseillait d'entrer au Conseil d'Etat ; " non, lui répondit-il, je veux être indépendant, je serai ce que vous êtes, je serai avocat ".

Reçu licencié en droit, il entra dans l'étude de M. Normand, avoué, pour étudier la procédure. Il logeait chez son patron, dans une mansarde du sixième étage. Il compulsait avec ardeur les dossiers les plus volumineux, s'acharnait à la solution des affaires les plus embrouillées, faisait à lui tout seul la besogne du patron et de sept ou huit clercs. Si bien qu'au bout de six mois le basochien le plus ferré sur la procédure, comme le procureur le plus retors, n'auraient eu absolument rien à lui enseigner.

" Ma foi, disait-il en riant, puisque c'est une pilule indispensable, ayons soin de l'avaler très vite, afin de n'en point sentir l'amertume "

Le plaisir l'attirait plus que la chicane, et l'ardeur avec laquelle il le recherchait, le faisait mal juger par ceux qui le connaissaient peu ou mal.

Un soir, il assistait à une représentation à la Comédie Française, et il se trouvait placé devant deux graves avocats, qui

parlaient en pessimistes.

“ Le Barreau s'en va, disaient-ils, il n'y a plus de jeunes avocats ; Berryer lui-même ne sera pas remplacé par son fils, qui est un étourdi, fait des vaudevilles et gaspille son temps. C'est dommage, car il était bien doué ”

Ces paroles piquèrent au vif le jeune homme et le déterminèrent à travailler sérieusement.

C'est vers cette époque que le jeune Berryer se maria. Il avait vingt-et-un ans, et la jeune fille seize seulement. Les deux familles ne scuriaient pas trop à ce mariage entre deux enfants ; elles finirent cependant par céder, et le mariage eut lieu le 10 décembre 1811.

Berryer s'était fait inscrire au Barreau de Paris ; ce fut là qu'il plaida sa première cause. Ses débuts ne furent pas heureux. Malgré la bienveillance du tribunal, il se troubla et récita son plaidoyer comme un écolier sa leçon. Il prit rapidement de l'assurance. L'affaire Saint-Clair le plaça, à 24 ans, parmi les grands avocats. Cet officier, accusé d'assassinat, avait été condamné à mort par le Conseil de guerre. Il échappa à cette condamnation mais il fut condamné aux travaux forcés et à la dégradation.

Le jeune avocat ne se laissait pas absorber par les causes judiciaires, la politique l'attirait déjà et l'intéressait.

Jusqu'en 1813, ébloui par les exploits de Napoléon, il avait franchement accepté le régime impérial. D'ailleurs, fait assez étrange, il ignorait même l'existence des Bourbons.

Pendant la campagne de 1813, son père lui dit un jour : “ Tout ceci pourra finir par le retour des Bourbons. ” Son fils se leva étonné : “ Y a-t-il encore des Bourbons ? ” demanda-t-il avec une voix émue. Ce fut ainsi que celui qui devait consacrer sa vie entière à défendre cette race, apprit qu'il y avait encore, comme l'a dit le poète, “ du sang de nos rois quelques gouttes échappées. ” D'ailleurs, comme il le dira plus tard, (1851), il comprit bientôt la faiblesse du régime impérial : “ J'ai senti le despotisme et pour moi, il a gâté la gloire. ” Faire reposer la destinée d'un peuple sur la tête d'un homme, c'est le plus grand de tous les crimes. Ah ! j'ai compris alors la nécessité d'un prince.

(à suivre)

Une lettre inédite de la Mère de Saint-Joseph

COMPAGNE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE
MARIE DE L'INCARNATION

On connaît la vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, publiée récemment d'après les écrits de Dom Claude Martin, fils de la Vénérable. Cette vie, la plus complète et la plus authentique de toutes les biographies de celle que Bossuet appelait si justement la "Thérèse du Nouveau Monde," est due à la plume d'un ancien aumônier des Ursulines de Nice, en France, l'abbé Chapot. Dans la préface de son bel ouvrage, l'auteur n'hésite pas à déclarer que la Vénérable Servante de Dieu est la plus grande mystique qu'ait eue la France, et il s'efforce de le prouver dans le cours de son travail en parlant des états d'oraison où son âme s'est élevée, de sa science merveilleuse des matières les plus sublimes de la théologie, et en particulier de la Très Sainte Trinité, science que Dieu seul pouvait lui avoir révélée.

L'abbé Chapot, qui s'appelle maintenant le Révérend Père Chapot, (ayant fait profession le jour de la Visitation, cette année, dans la Congrégation des Maristes,) a voué un véritable culte à la Vénérable Marie de l'Incarnation, et à toutes ces nobles et saintes figures qui ont illustré avec elle la fondation du vieux monastère de Québec, le premier couvent de femmes établi en Amérique.

Le Père Chapot résidant à Paris, à deux pas de la Bibliothèque Nationale et de tant d'autres trésors historiques, est à même de trouver de précieux documents sur la famille temporelle et spirituelle de la Vénérable Mère. Jusqu'ici ses pieuses recherches ont été éminemment fructueuses. Outre deux ouvrages manuscrits inédits dus à la plume de Dom Claude Martin, il a trouvé une correspondance de près de trois cents lettres écrites par lui ou à lui adressées.

On sait en quelle estime le grand Bossuet tenait cet illustre Bénédictin, qu'il regardait comme "un vénérable et savant religieux."

Espérons qu'un jour la même plume dévouée qui nous a donné un portrait si admirable et si fidèle de l'héroïque mère quittant tout, même son jeune enfant, pour suivre son Divin Maître jusqu'aux extrémités de la terre, nous retracera non moins heu-

reusement la grande figure du fils, une des plus belles assurément, du dix-septième siècle, si fertile déjà en grands hommes et en saints. Nous verrons alors la gloire du fils rehausser celle de la mère, et justifier pleinement l'abandon de cet enfant à un âge si tendre, abandon que l'on est tenté de taxer de cruauté inhumaine, mais qui, dans les vues évidemment inspirées de la servante de Dieu, devait mettre le sceau à leur commune sainteté.

Nous avons mentionné une volumineuse correspondance inédite de Dom Martin. Dégageons de cet écrin une perle d'autant plus précieuse et rare qu'elle est la première et la seule qui nous soit venue de pareille source. Au reste, dans sa lenteur à trahir son éclat, elle révèle la profonde humilité de celle qui en est l'auteur. La Mère Marie de Saint Joseph, une des premières compagnes de la Fondatrice et que le biographe de la Vénérable appelle "la sœur aînée des Ursulines de Québec," est une de ces fleurs ravissantes du cloître, qui abondent dans les siècles de foi et de dévouement. Transplantée par la divine Providence dans les déserts du Nouveau Monde, elle y a "fourni en peu d'années une longue carrière." Plus heureuse que ces "fleurs ignorées" du poète anglais dont le parfum se dissipe et s'évanouit au souffle du désert, (1) l'odeur de sa sainteté, associée comme elle l'est au souvenir de sa Vénérable Mère, embaume encore le cloître et le sanctuaire du vieux monastère, et réjouit le cœur de ses héritières et de ses émules.

Or la Mère de Saint Joseph profitait d'une lettre de Marie de l'Incarnation à son fils, récemment entré chez les Bénédictins pour le féliciter d'avoir, lui aussi, comme sa mère et elle-même "choisi la meilleure part." Cette lettre, la seule que l'on possède de la Mère Saint Joseph, est datée du 4 Septembre, 1644. Le cœur de la digne compagne de la Mère de l'Incarnation, écrit le Père Chapot, s'y montre à découvert avec une simplicité charmante. Tout y décèle une âme douée d'un cœur exquis, telle d'ailleurs que la tradition nous la représente.

Pour nous, le style de cette lettre nous rappelle l'aimable simplicité de saint François de Sales, ou encore l'onction de saint Bernard, dont l'âme était si constamment nourrie de la moëlle des Ecritures, que les paroles des Livres Saints éraillaient toutes ses lettres, et chacune de ses phrases.

(1) Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.

Voici cette lettre touchante, avec son orthographe du dix-septième siècle :

Jesus, Maria, Joseph

Mon très cher frère,

Vre bonne mère & la mienne, m'ayant permis d'escrire en sa lettre ce petit mot, je ne puis mieux le commencer qu'en vous congratulant de l'heureux choix que vous avez fait de la Ste religion, & en vous disant que j'en ay ressenti autant de consolation que si vous estiez mon propre frère. Je m'assure que vous goûtez désià combien dieu est suave à ceux qui l'ayment, & q'un seul jour passé en sa ste maison vaut mieux que mille en celle des pescheurs. Jouissez à la bonne heure, mon cher frère, de ce bonheur, pendant que je bénis mille fois celui qui vous le communique, & qui a pressé si doucement et si efficacement vre cœur. C'est maintenant que vous avez sujet de chanter éternellement les miséricordes de nre Seigneur, puis qu'il a fait eschoir vre lot & partage en si bon lieu. Que votre héritage est grand & qu'il est noble, puisqu'il vous relève à la plus excellante dignité des enfants de Dieu, & vous fait tenir toutes les choses de ce monde comme boüe et fange, en comparayson de la riche pauvreté de J.-C., que je prie et coniure de tout mon cœur bénir et perfectionner ce bien et les grâces qu'il a mis en vous, & qu'il vous donne la persévérance ; je la luy demande pour vous avec la mesme instance que mon salut, mais au cas que les austérités de la règle que vous avez embrasé surpassassent vos forces naturelles, et qu'elles vous contregnaissent de retourner dans le ciècle, je vous prie et vous coniure, mon cher frère, de ne vous point adresser à d'autre que ma mère (1) pour estre assisté en vos besoins, & pour vous faire trouver une condition. J'ay parole d'elle qu'elle vous servira de mère, & qu'elle aurait le mesme soing de vous que si vous étiez son enfant. Elle me le mende à cette flotte, pour respondre à la prière que je luy en fis l'anée passée sur ce qu'on avait mendé à vre bonne mère que personne n'avait soing de vous ; & au mesme temps elle se mist en devoir de vous trouver une honnête condition auprès de Mr l'évesque de Xinte

(1) La mère de la Mère de Saint Joseph était Madame de la Troche-Savonnière

mon oncle. Peut-être que cet employ ne vous eût pas tant mis dans l'esclat que celluy que vous offrait madame la duchesse desguillon, mais néanmoins il eust esté pour le moins aussi avantageux pour vre salut. Mais Dieu vous voulait luy-mesme pourvoir d'une maniere bien plus excellente. Qu'il en soit à jamais béni des hommes et des anges. Je vous dis cecy afin que vous voyez le soin que sa ste providance a de vous, & que pour une mère qu'il vous a ostée Il vous en a procuré plusieurs autres qui ont bien hérité l'affection qu'elle a pour vous. Mais je ne crois pas qu'aucune soit parvenue au degré de vertu qu'elle-ci. Je ne vous en diray qu'un mot qui est que je vous estime bien heureux d'estre fils d'une si ste mère. Je ne doute nullement que ce ne soit le tistre le plus avantageux que le ciel vous pouvoit donner en vre naissance, & qu'elle ne vous impètre mille graces & bénédictions. Je vous en souhaite autant qua moy-mesme puisque je suis d'un véritable cœur en Jésus

Mon cher frère

Vre très humble et obligée servante
Sr Marie De St Joseph, Rse. U. Q.

De cette lecture édifiante, retenons surtout le mot de la fin. "Je vous estime bienheureux d'être le fils d'une si sainte mère." C'est le verdict d'un témoin oculaire des vertus de la Vénéralle. Puisse ce verdict être ratifié par celui de Notre Sainte Mère l'Église, nous autorisant à proclamer tout haut la gloire de celle dont tous se plaisent à redire dans l'intimité l'éminente sainteté. Pour cela, faisons violence au ciel afin d'obtenir des miracles par l'intercession de la Servante de Dieu.

Presque toutes les phases de la procédure canonique préliminaires à la béatification ont été trouvées heureusement. Ce qu'il faut maintenant, ce sont des miracles. Ces miracles, la foi de nos populations si croyantes ne manquera pas de les obtenir, et nous aurons alors le bonheur d'invoquer et de glorifier publiquement l'ainée et l'avant-courrière de cette phalange de vierges sages qui sont venues répandre la foi du Christ dans les forêts du Nouveau Monde, la femme forte qui a fait de si grandes choses pour la gloire et la consolation du Sacré Cœur de son céleste Époux.

Lettre d'un Missionnaire Canadien

Frenchtown, Montana, 19 Août 1895.

Monsieur,

Permettez-moi de vous relater brièvement la visite pastorale de mon évêque, que je viens de recevoir pour la première fois. Mgr Brondel est évêque de Montana depuis douze ans et c'est le plus vaste diocèse du monde qu'il a à conduire. La ville épiscopale est Hélène, capitale du Montana.

Mgr Brondel est arrivé à Frenchtown, le 7 Août, par le train du matin.

Tous les enfants qui se préparaient à faire leur première communion et à recevoir le sacrement de Confirmation attendaient à la gare.

La procession s'organisa, et au son de la cloche qui exprimait toute la joie de la population de Frenchtown, Mgr se rendit au presbytère où il revêtit les ornements sacrés pour faire l'entrée pontificale.

L'entrée se fit aussi solennellement que possible. Arrivé à l'église, Monseigneur adressa la parole et dit aux enfants combien il était content de les avoir rencontrés à la station. " Cela me rappelait, dit-il, les enfants de Jérusalem courant au devant de Jésus-Christ lorsqu'il visita cette ville. "

Le lendemain, 8 Août, Mgr a chanté la messe pontificale : " C'est la première fois, disait-il au dîner, depuis la création du monde, qu'il y a une messe pontificale à Frenchtown. "

Mgr était assisté de M. l'abbé J. R. Pirnat, comme diacre et de M. l'abbé Hormisdas Bergeron, prêtre du collège Ste-Marie de Monnoir, diocèse de St-Hyacinthe, comme sous-diacre. Le Père P. A. Quesnel, recteur de l'église de Frenchtown, agissait comme maître des cérémonies.

L'Eglise était ornée comme aux plus grandes fêtes. Un trône avait été préparé, au-dessus duquel on lisait la devise de Mgr Brondel : *Et alius oves habes.*

Après l'Évangile, Mgr s'avança vers le peuple et prononça une éloquente allocution.

Quelle majesté ! quelle grandeur ! En la personne de Mgr Brondel, je croyais voir la copie fidèle de ces admirables évêques, comme saint Augustin, saint Jean Chrysostôme, saint Basile,

qui donnaient tant d'éclat à la parole de Dieu.

Mgr Brondel a parlé de la préparation pour bien communier: " O mes enfants, disait-il, l'heure fortunée de votre communion arrive. Pour la première fois, Jésus va venir dans votre cœur. Oh ! il faut le recevoir bien. " Puis, il commenta les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition à faire pour la communion. Quand il parle, son visage s'illumine et il nous fait ressentir la joie qui remplit son cœur. Je conserverai longtemps le souvenir de ce sermon qui pénétrait l'âme et remplissait nos yeux de douces larmes. Après la sainte Messe, Mgr a administré la confirmation aux enfants qui venaient de faire leur première communion.

La première communion a été bien touchante et j'ai été le témoin d'une cérémonie que je voyais faire pour la première fois.

M. Pirnat, qui a reçu l'Ordre du diaconat il y a huit jours, et qui exerçait les fonctions de diacre pour la première fois, portait le ciboire et le sous-diacre portait la patène. Et à chaque communiant, Mgr prenait la sainte Hostie du ciboire que tenait le diacre et communiait l'enfant. C'était on ne peut plus imposant et rappelait un fait relaté dans les actes des Apôtres. Je suis bien sûr que les enfants n'oublieront jamais un aussi beau jour.

Après la messe, Mgr, revêtu de la chape, expliqua la nature du sacrement de Confirmation, et démontra la nécessité de recevoir ce sacrement surtout à notre époque où la foi court tant de périls.

La messe terminée, le clergé et tous les enfants de la première communion reconduisirent processionnellement Sa Grandeur au presbytère.

Le Rvd Père Recteur de Missoula assistait aussi à la cérémonie.

Au Canada, la présence de quatre prêtres à une cérémonie religieuse ne compte guère, mais ici, quand on songe qu'il n'y a que trente prêtres pour tout le diocèse, on peut dire sans exagération qu'il y aurait un nombreux clergé, même lorsqu'il y a seulement quatre prêtres.

Mgr Brondel parle parfaitement le français et estime les Canadiens.

Longue vie à cet évêque missionnaire, qui travaille avec

tant de zèle à faire connaître le nom de Jésus-Christ, et que Dieu bénisse, de plus en plus, les œuvres de son apostolat missionnaire ! (1)

Memento Hebdomadaire

QUÉBEC.—Les Quarante-Heures auront lieu à Saint Gilles, le 1 septembre ; à Kamouraska, le 2 ; à Saint Sylvestre, le 4 ; à Saint Roch des Aulnets, le 6 ; à la chapelle des Jésuites, le 7. La seconde retraite pastorale est commencée le 27 et finira le 3 septembre.—M. Giroux, curé de St-Ambroise, a célébré mercredi dernier, ses noces d'argent. Nos meilleurs souhaits à ce digne confrère.—M. l'abbé H. Bouffard, actuellement à Darrie, Ontario, doit partir pour Rome, dans le mois prochain.—Il y a eu, dimanche dernier, bénédiction solennelle de trois cloches, à St Joachim, par S. Gr. Mgr. Bégin.—Nous attirons l'attention sur le document inédit que nous publions dans ce numéro. Comme bon nombre de personnes aimeront, sans doute, lire cette intéressante lettre, nous avons fait un tirage supplémentaire.—

Prière quotidienne durant le mois de septembre

Je vous offre les prières, œuvres et souffrances de cette journée en particulier, pour les religieuses missionnaires, afin que vous daigniez les soutenir dans les rudes labeurs de leur Apostolat et les faire prospérer dans toutes leurs œuvres.

A nos abonnés

Une messe sera dite dans la chapelle de notre Monastère, à l'intention des abonnés vivants et défunts, de la *Semaine Religieuse* de Québec, le 1er vendredi du mois de Septembre.

L'ADMINISTRATION.

(1) Frenchtown, comme son nom l'indique, est un village canadien-français en grande partie, situé sur les bords de la rivière Missoula, Montana. Cette population a parfaitement conservé sa foi, sa langue et ses coutumes. Depuis six mois, cette paroisse canadienne est desservie, par un jeune prêtre du diocèse de Montréal. (N. D. L. R.)